



La France en 146 dates

Emmené par **Patrick Boucheron**, un collectif d'universitaires ressuscite l'histoire par dates, comme dans les manuels d'hier. A une différence : chaque événement est inscrit dans son contexte mondial. Le résultat est une fresque époustouflante, antidote à toutes les pseudo-identités nationales

Par **ÉRIC AESCHIMANN**

Pour entrer dans ce gros volume, on vous suggère de l'ouvrir au milieu. Par exemple, à l'année 1682. Que s'est-il passé à cette date-là ? Au mois de mai, Louis XIV et sa cour s'installent définitivement à Versailles. Chacun a appris à l'école la fonction politique du château, de sa galerie des Glaces et de son étiquette : en se donnant en spec-

tacle, le Roi-Soleil subjugué la noblesse et assoit son pouvoir absolu. On sait moins que ce faste était aussi un produit d'exportation, une arme de *soft power*. Il s'agissait d'épater l'opinion publique européenne par un déferlement de luxe. Un soin méticuleux est mis dans l'accueil des étrangers, on publie des guides touristiques – dont certains écrits par le roi –, et l'administration n'hésite pas à ➤

SOMMAIRE

p. 70

“Marine Le Pen s'est forgé un discours d'une redoutable séduction”

p. 73

Onfray, en mode décliniste

→ justifier le coût des cérémonies royales par la nécessité « *d'exciter la curiosité des étrangers et d'occasionner par là une circulation et une consommation avantageuses à l'Etat* ».

Avec cette face inédite de Versailles, le ton est donné : il n'y a pas d'histoire de France qui vaille si on oublie tout ce qui lui est venu de l'extérieur, si on l'ampute de ce qui n'est pas elle-même. Professeur d'histoire au Collège de France et nouveau star de sa discipline, Patrick Boucheron veut la énober, en la rendant à la fois plus lisible et moins nationalo-centrée. Depuis longtemps, il voulait éhabiliter la date comme plaisir du récit, comme hemin privilégié pour visiter le passé. Mais comment éviter de revenir à l'histoire de jadis, où l'an 1000, 1515 et 1789 s'enchaînaient comme autant de faits héroïques imputables au génie de la nation ? La solution a été d'inscrire chaque événement retenu dans son contexte mondial. Non que la France ait un destin d'exception nécessitant de mettre à son service tout le globe. Au contraire, il s'agit de faire descendre la grande nation au rang des autres pays, de montrer qu'elle n'a cessé d'être en interaction avec ses voisins, et au-delà. D'où cette « Histoire mondiale de la France » en 146 dates, où l'on raconte un prince turc réfugié en Auvergne, des mercenaires suisses, des ambassadeurs venus du Siam, un drame brésilien, une explosion nucléaire au Sahara...

Dans ce joyeux dédale, chaque lecteur peut se faire son propre itinéraire spatio-temporel. Ainsi, de Versailles, on peut se projeter à Pamiers, bourgade de l'Ariège, en l'an 1446, où Antoine Simon, esclave noir de Barcelone, a trouvé refuge. Son propriétaire veut le reprendre, mais ses habitants arguent de la coutume locale qui veut que tout homme ayant mis le pied sur le territoire de la ville est réputé libre. Ce récit est l'occasion de découvrir que l'esclavage prospère autour de la Méditerranée, y compris à Montpellier, Marseille ou Avignon, où l'on vendait et achetait des Russes, des Tatars, des Turcs, des Bulgares, puis des Noirs ramenés par les expéditions portugaises. Le commerce transatlantique n'a rien inventé...

Continuons à remonter le temps et arrêtons-nous à l'an 1215. La Sorbonne ouvre ses portes et c'est Erasmus avant l'heure, avec des étudiants qui viennent de toute l'Europe et un tiers du corps enseignant qui est anglais. Plus en amont, voilà 1095 : à Clermont, un pape français, soutenu par des troupes essentiellement françaises, lance l'appel à la croisade – et l'on mesure la responsabilité des Francs dans cette préfiguration des expéditions coloniales. A propos de christianisme, sait-on que Martin de Tours, le premier saint français bien de chez nous (mort en 397), venait de l'actuelle Hongrie ? Ou qu'en

48 apr. J.-C. une délégation de Gaulois réclama le droit d'accéder au Sénat de Rome, avec le soutien de l'empereur Claude, lui-même né à Lyon ?

Redescendre le calendrier vers l'aval nous en apprend autant. A l'entrée « 1794 », on découvre avec grand intérêt, sous la plume de Guillaume Mazeau, que la Terreur, loin d'être une invention de Robespierre, était un concept et une pratique de gouvernement largement répandus chez les dirigeants européens d'alors. Étonnantes également : la passion de l'opinion européenne pour la guerre d'indépendance des Grecs (1825) ; la loi de naturalisation qui fabriqua un million de Français en une décennie (1927) ; la prise de position de la gauche française contre le coup d'Etat au Chili (1973). Et mention spéciale pour le récit des attentats anarchistes (1892), qui nous permet d'apprendre que, le jour où une bombe explosa au Palais-Bourbon, le président de la chambre, légèrement blessé, lança : « *Messieurs, la séance continue !* »

Alors, quoi de commun entre tous ces événements ? Qu'ont-ils de spécifiquement français ? Eh bien, rien ! La France est un territoire où des

hommes sont passés, ont vécu, se sont organisés pour vivre ensemble, et c'est tout : voilà ce que nous dit ce récit trépidant, dont chaque histoire est comme l'épisode à suivre d'une BD-feuilleton. Sauf qu'il n'y a jamais de suite, car l'épisode suivant se passe ailleurs, parle de tout autre chose, avec des gens qui n'ont rien à voir. Ici, la nation n'est pas une continuité ni un ADN, encore moins une origine, mais une succession d'aléas, un fatras doux et violent, une vaste aventure collective sans signification particulière. Le contraste est frappant avec les « Lieux de mémoire », de Pierre Nora, autre ouvrage collectif

datant de 1984, qui proposait de lire l'histoire de France comme un « *héritage* ». Au reste, dans son introduction, Boucheron épingle son devancier comme « *point de bascule* » vers une conception identitaire de la nation.

Allez, pour le plaisir, faisons un dernier saut au-dessus des siècles. Nous voici 5 800 ans av. J.-C., et c'est l'archéologue Jean-Paul Demoule qui tient la plume. Il décrit la progression des peuplades du néolithique depuis le Danube jusqu'au Rhin et au Bassin parisien. Les morts sont enterrés sobrement et de façon égalitaire. Mais quand le peuplement bute sur le littoral atlantique, les tensions démographiques apparaissent, les inégalités sociales deviennent visibles, les villages se fortifient, la figure du guerrier s'impose. C'est l'avènement des « sociétés à chefferies ». Ce tournant majeur – peut-être le plus grand de l'histoire de l'humanité – relève-t-il de l'identité nationale au motif qu'il a eu lieu sur le sol français ? ■

REPÈRE BIBLIO

Plus de 800 pages, 146 dates choisies, 122 historiens mobilisés : l'« Histoire mondiale de la France » (Seuil, 29 euros) est une entreprise hors norme.

L'ouvrage est dirigé par Patrick Boucheron, professeur au Collège de France, avec les relais de quatre historiens de la nouvelle génération : Nicolas Delalande, Florian Mazel, Yann Potin, Pierre Singaravélou.



EN 719, LES ARABES ARRIVENT À NARBONNE

En exclusivité, un extrait de l'« Histoire mondiale de la France »

Par FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE

“ Il faut bien parler de la menace islamique, puisqu'elle approche. Depuis qu'en Orient la prédication de Mahomet s'est lancée, sabre au poing, à l'assaut du monde, on en perçoit le sourd fracas. Vous l'entendez ? La vague bientôt déferlera en causant la mort et la dévastation. De là où vous êtes posté, vous distinguez déjà, dans son écume cotonneuse, la sinistre cavalcade. L'endroit s'appelle Ruscino. C'est une colline, à deux heures à pied de la mer, dans le Roussillon (dont le nom est une déformation de Ruscino). Vous habitez ici parmi des ruines familiares. Dès l'alerte donnée, vous avez caché vos outils de travail, car

le fer est rare : si l'ennemi vous épargne, la vie reprendra. Ni les historiens ni les archéologues ne savent qui vous êtes ni ce que vous faites là. Vous, vous attendez, comme une sentinelle solitaire guette les barbares sur la courtine d'un poste de garde aux confins du monde. Eprenez-vous crainte ou résignation ? Si l'attente est un poison, quel est son remède ?

On a retrouvé à Ruscino quelques monnaies frappées par des souverains qui portent les noms étranges de Wittiza ou Akhila. Mais il n'y a plus de roi à Tolède, la capitale. Ils ont été défaits ou tués par les Sarrasins. Vous habitez en province, mais dans une province qui n'est plus la province de rien. Vous habitez en banlieue de Perpignan, mais vous ne le savez pas, car Perpignan n'existe pas (je veux dire : pas encore). Nous sommes en 719, date conventionnelle, celle du calendrier grégorien (puisque'il faut bien un point fixe dans cette histoire flottante comme une frontière). Le pays est wisigoth, du moins les élites. Vous semblez, d'ailleurs, posséder des armes et des parures dans le goût de l'Europe du Nord. Si cet équipement est à vous, si vous n'avez pas détrossé un marchand sur la via ➤➤

➔ Domitia, dont les pavés sont défoncés et les ornières trop profondes, alors vous avez toutes les chances de parler le dialecte germanique de vos trisaïeuls, ou bien un patois bas-latin avec un gros accent allemand, qui sonne comme du français ou du catalan. Vous êtes chrétien (c'est en tout cas probable, quoique rien de matériel ne l'atteste), c'est-à-dire bon trinitarien (je veux dire catholique). Car en vous installant en Gaule et en Hispanie, en devenant un envahisseur assagi et un barbare tout ce qu'il y a de plus romain, vous avez refoulé la vieille hérésie arienne (vous êtes devenu *mainstream*). Et pour donner l'exemple, vous avez appris à exécrer les juifs, dont la rumeur vous dit qu'ils ont aidé les Sarrasins à prendre

l'Afrique.

A PRÉSENT L'AFRIQUE EST LÀ, CHEZ NOUS, L'AFRIQUE GONFLÉE DE ZÈLE RELIGIEUX PAR L'ORIENT ARABE.

A présent l'Afrique est là, chez nous. L'Afrique gonflée de zèle religieux par l'Orient arabe, l'Afrique berbère aux incisives limées, l'Afrique à la

peau sombre, l'Afrique hurlante et nue a passé les colonnes d'Hercule il y a sept ans, elle a pris Tolède au dernier roi des Wisigoths, elle a enlevé Pampelune et Saragosse, elle a empli l'Hispanie comme une outre en vessie de chamelle. Depuis votre promontoire, vous avez vu la troupe africaine passer et s'en aller piller Narbonne. Si vous n'étiez pas si tremblant de rage ou de peur, vous apprécieriez, vous la vieille terreur des gens d'ici, vous qui aviez fendu l'Empire romain comme un tronc pour vous faire une place en son sein, l'ironie qu'il y a à vous entendre maudire le barbare du jour, à le dépeindre comme un ennemi furieux, à vous dépeindre surtout comme le gardien du monde en paix.

Les antiquaires qui ont remué le site de Ruscino et les archéologues qui l'ont fouillé ont permis d'établir une séquence d'occupations. C'est un document incomplet, comme un manuscrit auquel il manquerait des pages sans que l'on sache combien ni lesquelles. Elle commence à l'âge du bronze final et se poursuit à l'âge du fer. Qualifions l'établissement sur cet oppidum de bon gros village gaulois, si ce n'est que « gaulois » est impropre car, à en juger par les inscriptions sur amphores ou les textes sur feuilles de plomb, les habitants étaient ibères. Ils faisaient du commerce (ce sont les centaines de monnaies de tous horizons qui l'attestent) et de la sorte ils devinrent peu à peu latins. Ils y réussirent si bien que leur bourg, sous Auguste, se vit gratifier d'un forum, privilège des colonies romaines. On a retrouvé des plaques de marbre portant des dédicaces aux membres de la dynastie julio-claudienne. La fortune s'éloigne avant la fin du 1^{er} siècle. Le site, peu fréquenté, en tout cas par ceux qui font tomber des monnaies de leur bourse et renseignent ainsi les chercheurs, est livré pour plusieurs siècles au démantèlement et au remploi. On n'a guère retrouvé d'habitat pour cette longue période, la faute peut-être à l'érosion ou à

l'arasement moderne des sols. On a des silos qui ont servi de silos et ont resservi plus tard de dépotoirs ou de caches. Et des monnaies d'or frappées au nom de souverains wisigoths de la toute fin du VI^e siècle ou du tout début du VIII^e. Et c'est là, juste au temps de la vigie inquiète sur le bord rocheux de son promontoire, qu'ont été abandonnés sur le site plusieurs dizaines (on en a retrouvé quarante-trois) de petits sceaux de métal frappés d'un timbre en langue et en écriture arabes, qui portent tous la mention « *Maghnâm tayyib/qusima bi-Arbûnah* », c'est-à-dire « Butin licite partagé à Narbonne ». Son forfait accompli, l'équipée aura fait relâche sur la colline de Ruscino pour procéder au partage, laissant pour unique et fugace vestige de son bref passage des estampilles de plomb décachetées à la hâte. C'est du moins une hypothèse qui en vaut bien une autre, mais elle ne peut pas être trop éloignée de la réalité.

Qu'est-il advenu de vous ? On n'en sait rien. Un siècle plus tard, après une reprise d'occupation, Ruscino sera devenu un chef-lieu comtal carolingien, on y bâtit un château : finies les incursions barbares qui pénètrent et colmatent les fissures du monde, finie l'aberration de l'entre-deux languedocien. Désormais, la frontière entre les deux empires, le franc et le sarrasin, le chrétien et l'islamique, disons pour être plus allégorique entre la France et l'Afrique, passera de col en col au sommet des Pyrénées. L'escale de Ruscino, qui appartient encore à un espace et une époque intermédiaires, marque dans la ténuité et l'incertain de ses vestiges un état antérieur au bon ordre géographique. Les traces s'y juxtaposent comme les mouvements s'interpénètrent. Les termes et issues de la rencontre y sont encore indécidables. [...]

A vrai dire, il faudra peut-être que le récit national révise la géométrie de la rencontre, qui n'est pas toujours ni univoquement celle de l'affrontement de deux camps étrangers l'un à l'autre. Sous les yeux du témoin de Ruscino, le détachement arabo-berbère a pillé d'abord, puis s'est établi à Narbonne. Pendant près de cinquante ans, jusqu'à ce qu'un autre ennemi, franc celui-là, prenne la ville en nous faisant croire qu'il la remettait dans notre giron, un émir, une administration, des soldats de la garnison et leurs familles ont été narbonnais, et des Narbonnais qui étaient nés chrétiens ou juifs allèrent à la prière du vendredi après-midi. A Nîmes même, prise dans la foulée de Narbonne mais qui ne fut islamique que durant une génération, on déposait les musulmans en terre en veillant à leurs rites. Comme cela s'est passé partout en al-Andalus, une mère chrétienne enterrait son mari ou son fils musulman dans le cimetière de tous. En élaborant nos généalogies imaginaires ou matérielles, on a expulsé de nous le souvenir de cette tombe, sauf à l'accueillir aujourd'hui comme signe précurseur et insolite, mais au final insignifiant, de notre bienveillance à l'égard du voisin. Mais cette place dans le cimetière commun, nous avons échoué à la retrouver ou à la reconnaître en nous. ■

Historien
et archéologue,
spécialiste
de l'histoire
de l'Afrique,
FRANÇOIS
XAVIER
FAUVELLE
a publié
« Le Rhinocéros d'or.
Histoires du
Moyen Âge africain »
(Folio histoire, grand
prix 2013
des Rendez-vous
de l'histoire
du festival de Blois).